

Au Kazakhstan: comment se sont formées des communautés catholiques

Pierre Dumoulin*

Facoltà di Teologia, Lugano

1. UN PAYS REDOUTABLE ET FASCINANT

Le Kazakhstan est le deuxième pays de l'ancienne Union Soviétique par sa surface. Grand comme cinq fois la France, vaste univers de steppes, il s'étend de la Mer Caspienne à la Chine et confine au nord avec la Sibérie. Nous sommes là au confluent de l'Europe et de l'Asie: le fleuve Oural, avant de se jeter dans la Mer Caspienne, traverse la province occidentale du pays; le Kazakhstan a donc une petite région européenne. Au sud, les quatre autres républiques d'Asie Centrale, le Turkménistan, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan et le Kirghizistan¹ ouvrent leurs frontières

* En novembre 1992, la Faculté de Théologie de Lugano, alors encore Institut, a reçu, pour une session de formation, cinq évêques de la Communauté des États Indépendants. Au cours de cette rencontre, un projet de collaboration entre l'administration apostolique du Kazakhstan et des républiques d'Asie Centrale et la Faculté s'est ébauché. Ainsi, en 1993, le Professeur Dumoulin, qui connaît la langue russe, est-il allé faire, à Karaganda, une série de conférences. Découvrant une situation critique en raison du manque de prêtres, il a proposé, la même année, à Mgr Lenga, Administrateur apostolique, que soit fondé un Pré-séminaire. Mgr Lenga a fondé le Pré-séminaire et en a nommé Recteur le Prof. Dumoulin. En deux ans, vingt jeunes de ce pré-séminaire sont entrés au séminaire, à Saint-Petersbourg pour la plupart. En outre, cinq jeunes filles du Kazakhstan étudient à la Faculté de Théologie de Lugano dans le but de fonder un centre d'enseignement religieux à Karaganda.

¹ Voir la Carte I, p. 119.

vers l'Iran et l'Afghanistan... l'Inde est toute proche. La Chine borde tout l'est du pays puisque, au-delà des hauteurs du T'ien-chan, s'étend le désert de Gobi. La Mongolie est au nord-est. Une telle situation géographique fait de cette terre une passe stratégique d'importance capitale pour l'avenir de la planète².

Au cœur de paysages désolés et ingrats, sans arbre ni relief, émergent quelques villes minières où ont été regroupées les familles de déportés: Karaganda, la deuxième ville du pays, bâtie sur les mines de charbon, la nouvelle capitale, Tselinograd, qui a retrouvé depuis peu son nom ancestral de «Akmola», et les préfectures des districts périphériques: Koustanaï, Aktioubinsk, Pavlodar, Petropavlovsk... Là s'élevaient jadis des camps d'internement. Alexandre Soljenitsyne était emprisonné à soixante kilomètres de Karaganda. Au sud, dans la région qui rayonne autour de Alma-Ata (Almaty en Kazakh), la capitale jusqu'en fin 1995, s'étend le territoire où les Kazakhs se sont sédentarisés en masse, de Djamboul au lac Balkhach et jusqu'au pied des hautes cimes de l'Altaï et du Djoungarski Alataou³.

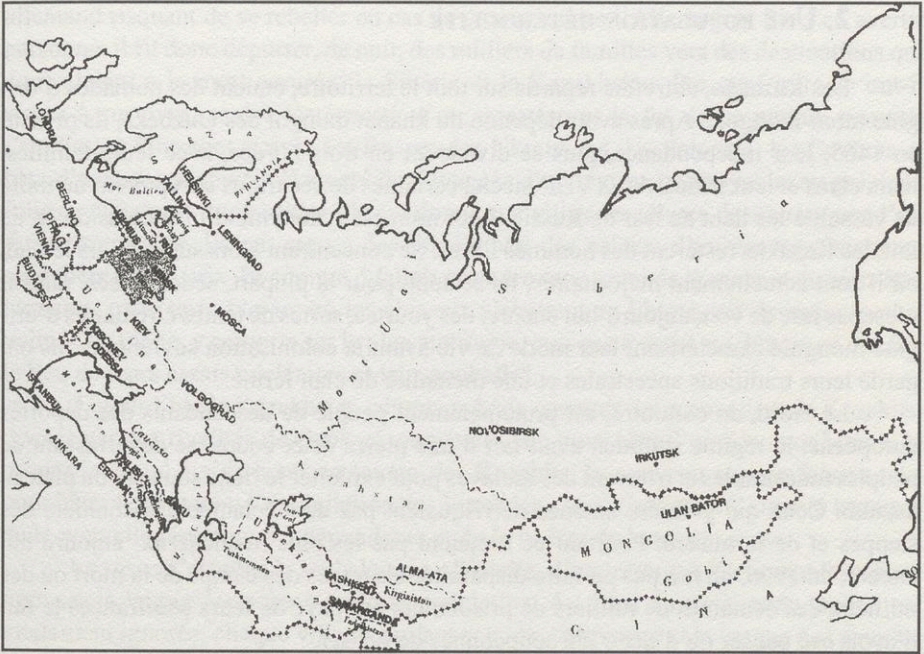
Entre le Kazakhstan du Nord, peuplé principalement d'Occidentaux déportés, et celui du Sud, typiquement kazakh, s'étend le «Bet-Pak-Dala», la «steppe de la faim», vaste désert d'un million de kilomètres carrés. Il sépare, du sud au nord, Alma-Ata de Karaganda et, d'est en ouest, le lac Balkhach de la Mer d'Aral.

Ce territoire n'est pas fait pour les hommes, seuls les chiens de prairie, les loups et les grands aigles de la steppe peuvent survivre dans un monde semi-désertique, au climat continental le plus rude de la terre, et plat, infiniment plat. Dans le vent du Nord qui déferle sans obstacle depuis la Sibérie toute proche, les températures descendent régulièrement à moins de cinquante degrés sous zéro en janvier et février et s'élèvent en juillet jusqu'à quarante degrés et plus... mais dès la fin du mois d'août le gel peut surprendre les plantations. Le blé est la seule culture rentable d'une terre couverte par les neiges d'octobre à avril, à laquelle on pourrait appliquer le proverbe castillan: «neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer».

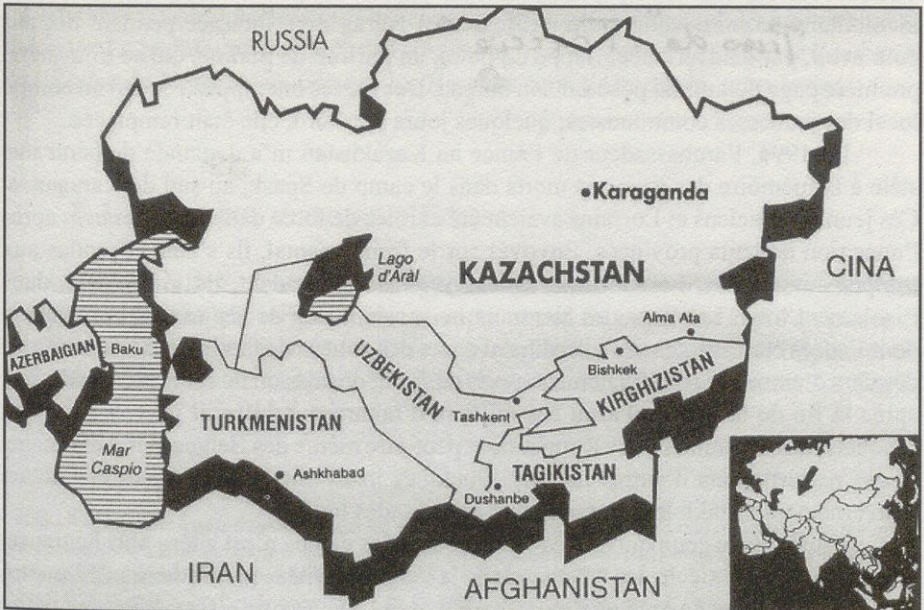
Oui, ce territoire n'est pas fait pour les hommes et pourtant des hommes y vivent. Un peu plus de dix-sept millions d'habitants sont installés là-bas.

² Sur le plan économique le Kazakhstan possède un potentiel propice au redémarrage: en 1994, le Produit National Brut par habitant était de 1540 dollars, mais, en raison de l'inflation — supérieure à deux mille pour cent en 1994 —, le Produit Industriel Brut chute annuellement de plus de dix pour cent depuis 1991, les salaires élevés étant de l'ordre de vingt-cinq à trente dollars par mois, avec des prix libérés tendant à rejoindre les niveaux occidentaux; l'instabilité gouvernementale actuelle s'explique par cette situation économique catastrophique, la criminalité se développe rapidement. Sources: *Le Moci* (janvier 1994), 94. La relative stabilité de 1995 s'est faite au prix de restrictions draconiennes.

³ Voir la Carte II, p. 119.



Carte I



Carte II

2. UNE POPULATION HÉTÉROCLITE

Les Kazakhs, autrefois répartis sur tout le territoire, étaient des nomades d'origine turco-mongole. Après avoir dépendu du khanat mongol des Ouzbeks, ils prirent, en 1465, leur indépendance, puis se divisèrent en trois hordes, avec leurs familles, leurs clans et leur tribus. Au XVIII^e siècle, certaines de ces tribus acceptèrent un traité de vassalité les liant au tsar de Russie. Leur nom est synonyme d'insoumission et, de fait, les Kazakhs restèrent des hommes libres. Se concentrant alors surtout vers le Sud, où il sont actuellement majoritaires, ils se sont, pour la plupart, sédentarisés, mais il n'est pas rare de voir, aujourd'hui encore, des yourtes, sortes de tentes circulaires d'origine mongole caractérisant leur mode de vie avant la colonisation soviétique: ils ont gardé leurs traditions ancestrales et une mentalité de clan fermé.

Le Nord, au contraire, est principalement peuplé de descendants des déportés européens: le régime stalinien avait fait d'une pierre deux coups, se débarrassant de peuples indésirables et trouvant des esclaves pour exploiter le riche sous-sol du plateau kazakh. Ceux qui y furent amenés ne risquaient pas de s'échapper, prisonniers des steppes et de la misère. Pourtant ce n'étaient pas les plus malheureux: aujourd'hui encore, en 1996, on n'a pas pu faire disparaître les traces des camps de la mort où des milliers, des centaines de milliers de prisonniers ont payé de leurs souffrances le fait d'avoir osé penser ou d'avoir été soupçonnés de penser.

Certains avaient servi une cause qui ne plaisait pas aux dirigeants, d'autres avaient affirmé leur foi chrétienne, d'autres encore avaient simplement commis une erreur involontaire, comme cette amie, professeur à Karaganda, internée pendant dix ans pour avoir, par inadvertance, frappé du poing un portrait de Staline, qui se trouvait en première page du journal posé sur son bureau. Des élèves ont rapporté le fait au comité local des jeunesses communistes; quelques jours plus tard, elle était remplacée.

En 1994, l'ambassadeur de France au Kazakhstan m'a demandé de bénir une stèle à la mémoire des Français morts dans le camp de Spask, au sud de Karaganda. Ces jeunes Alsaciens et Lorrains avaient été enrôlés de force dans la *Wehrmacht* après l'annexion de leurs provinces. Envoyés sur le front oriental, ils vivaient là, dans l'isolement total. Les gens des alentours ne savaient rien de ces camps «militaires» dont l'accès était strictement interdit. Au cours des années de famine 1956 et 1957, les derniers d'entre eux sont finalement morts de froid, de faim ou de folie, plus de dix ans après la fin de la guerre. Parmi ces milliers d'hommes oubliés, il y avait aussi des Japonais, des Ukrainiens, des Roumains et peut-être même des Belges, des Américains et des ressortissants d'autres nations. Quelques listes ont été retrouvées et l'actuel gouvernement kazakh les a remises aux ambassades locales.

L'histoire de ceux qui ne vivaient pas dans les camps n'est guère plus heureuse. À la fin du XVIII^e siècle, les Allemands de la Volga, «invités» par Catherine II à mettre en valeur les terres de la plaine moyenne du grand fleuve russe, formèrent une petite république autonome qui faisait partie de l'U.R.S.S. Mais Staline prit peur de ce foyer

allemand risquant de se rebeller en cas de guerre contre l'Allemagne. Sans en avertir personne, il fit donc déporter, de nuit, des milliers de familles vers des destinations qui équivalaient à la mort assurée: la Sibérie et le Kazakhstan. Par quel miracle ont-ils réussi à survivre, seules la ténacité, l'organisation et la foi de ce peuple peuvent l'expliquer. Puis sont arrivés les Russes, les Ukrainiens, les Polonais, les Coréens et bien d'autres, transportés là au gré de l'avancée d'un régime impitoyable, au gré de la folie de dictatures implacables. Ils ont donné aux villes des allures de *melting pot* d'un *far-est* misérable. Ils ont creusé des mines, bâti des usines; d'immenses cimetières rappellent à quel prix. Et comme il fallait produire sans souci de la santé et du bien-être humains, cette terre vierge, où les chevaux s'ébattaient en liberté, est devenue la plus polluée du globe, y compris sur le plan atomique, puisque Russes et Chinois en ont fait le lieu de leurs essais nucléaires et leur poubelle⁴.

Aujourd'hui le Kazakhstan compte près de quarante-cinq pour cent de Kazakhs, divisés par des rivalités de clans, et cinquante-cinq pour cent d'occidentaux⁵, mais la proportion tend à s'inverser en faveur des Kazakhs, le nouveau régime faisant tout pour hâter le départ ou l'assimilation des Européens afin d'affirmer l'identité kazaque de la nouvelle république indépendante et de la libérer de la tutelle russe.

Le russe n'est plus la seule langue officielle, d'importants efforts sont faits pour imposer la langue kazaque à toute la population. Au nord du pays, cette langue est totalement ignorée, chaque village gardant son identité propre et la langue des peuples qui l'habitent: le délabrement actuel du réseau ferroviaire et routier, déjà très réduit en soi, accentue les distances et l'isolement; par la force des choses, chaque hameau survit en autarcie: on y parle, selon les endroits, le russe, l'allemand, l'ukrainien ou le polonais. La population des déportés européens, majoritaire au nord, forme l'essentiel de l'Église du Kazakhstan, puisque les Kasakhs sont, de tradition, musulmans.

3. UNE LONGUE HISTOIRE D'ÉGLISE

Les premières traces d'évangélisation remontent aux débuts de l'ère chrétienne. Des objets religieux, découverts au sud du pays, des croix en pierre et en métal, en particulier, en font foi. Ce sont probablement des Ariens qui implantèrent la foi dans la région de Tashkent et Tchimkent, et dans la plaine nord du Syr Darja,

⁴ On estime à plus de quatre cents les explosions nucléaires réalisées à ciel ouvert dans la région de Semipalatinsk où la population continue de vivre. Les maladies et les malformations congénitales ne se comptent plus, la mortalité infantile est très élevée.

⁵ Les chiffres officiels pour 1995: 43 % de Kazakhs, 37% de Russes, 5 à 6% d'Allemands, 5% d'Ukrainiens, 4% de Polonais et 5 % de diverses minorités, coréenne et arménienne entre autres (*Le Moci*, janvier 1994), 95.

dès le IV^e ou V^e siècle. L'Iran est à moins de mille kilomètres et, avant l'invasion islamique, existaient, dans l'empire Perse, des communautés chrétiennes. Peut-être sont-ce les persécutions des sages zoroastriens, sous la dynastie sassanide, qui poussèrent, au V^e siècle, les «porteurs de lumière» chrétiens à se réfugier plus au nord, peut-être est-ce le désir de répandre la joie de la foi. Toujours est-il que ces petites communautés chrétiennes, en marge de l'empire, ne furent pas totalement balayées par l'Islam qui deferla sur la Perse à la fin du VII^e siècle. Après l'invasion mongole, un dialogue s'engagea: en 1245, Urbain IV envoya Jean du Plan Carpin dans le massif du Karakorum, auprès du Khan de Tartarie. Une communauté franciscaine s'installa alors dans la région d'Alma-Ata. La tolérance des tribus mongoles lui permit de déployer son influence jusqu'en 1339. À cette date, le dernier évêque catholique de la région, Richard de Bourgogne, était un français. Il fut martyrisé par les Sarrasins, avec la dizaine de frères qui desservaient l'Asie centrale, près de l'ancienne forteresse d'Almali, à quelques kilomètres de l'actuelle frontière kazakho-chinoise.

À l'aube du XXI^e siècle, cette histoire est d'une importance capitale pour la nouvelle évangélisation des républiques d'Asie Centrale. Elle atteste la présence du christianisme dès les origines de l'état kazakh et oblige tout fondamentalisme passé ou futur à reconnaître l'existence d'étapes chrétiennes dans l'histoire de cette nation considérée désormais comme musulmane. En outre, elle atteste l'antériorité de la présence catholique romaine sur l'orthodoxie dans ces territoires qui n'ont jamais été assimilés à la Sainte-Russie: après l'an mil, l'évangélisation est partie de Rome, non de Constantinople ou de Moscou, et les martyrs du XIV^e siècle proclamèrent leur fidélité au pape qui les avait envoyés. Ces données historiques sont essentielles pour l'avenir du catholicisme en Asie Centrale et pour le dialogue avec les frères orientaux, qui vénèrent la tradition et le témoignage des martyrs. L'Église orthodoxe a, elle aussi, payé un lourd tribut sur la terre kazaque; le sang des martyrs, semence de l'Église nouvelle, pourrait devenir source d'unité.

Après le XIV^e siècle, un vide de près de 600 ans dans la documentation n'autorise pas à nier toute présence chrétienne dans ces territoires, il correspond à un déclin de la population, de la culture et de l'influence des hordes kazakhes, dû au morcellement de l'immense empire mongol. L'Islam sunnite, qui est devenu la religion officielle des Kazakhs — mais non celle de l'état du Kazakhstan actuel, laïc —, n'a jamais été très vivant, ni fondamentaliste, il s'efface facilement devant certaines pratiques animistes et un culte des tombeaux des saints et des ancêtres.

Il faut en venir au XX^e siècle pour voir, avec certitude, les chrétiens revenir dans la steppe. Un retour orchestré par le régime soviétique: après la création de la république autonome kazaque, en 1920, ce territoire devient un lieu de déportation et d'implantation forcées de colons pour exploiter le sous-sol richissime du «Seuil kazakh».

Si les Russes sont les plus nombreux, formant à l'heure actuelle près de quarante pour cent de la population, les Ukrainiens, les Allemands et les Polonais forment un bloc de quinze pour cent environ, malgré leur retour massif vers l'Europe ces dernières

années. Or ces trois derniers groupes ont des racines chrétiennes: ils sont généralement orthodoxes, catholiques ou luthériens.

Pour comprendre la vie de ces familles dont certaines ont gardé la foi envers et contre tout, peut-être faut-il se rappeler certains épisodes de la tragique histoire des déportés.

En 1930, les Allemands de la Volga sont évacués en masse. Enlevés, de nuit, par milliers, ils sont conduits, sans bagage, sur des chariots, vers des wagons à bestiaux partant en d'interminables convois vers l'Orient. Exténués, affamés, ils sont déchargés, après plusieurs jours de trajet, sur une terre nue, sans savoir où ils se trouvent. Il n'y a ni maison ni arbre à l'horizon. Éberlués, atterrés, ils voient les soldats, qui les ont conduits, remonter dans les wagons et repartir vers le lointain. Eux restent là, emprisonnés par les steppes.

Les femmes et les enfants tournent alors leurs regards vers les hommes. Le désespoir est total. À ce moment, raconte Valentina Dötzel⁶, «un vieux s'avança, et de sa voix haute et ferme, dit: "Mes amis, braves gens, rassurons-nous; et vous, les femmes, ne pleurez pas. Dieu a voulu que nous arrivions ici. Si nous remercions Dieu dans les bons moments, remercions-le aussi maintenant, demandons-lui de nous aider et qu'il reste, ici aussi, notre Père Céleste. Chantons le *Te Deum*. Le vieux lui-même se mit à chanter, et derrière lui les autres chantèrent, et pour la première fois l'hymne allemand: "*Grosser Gott, wir loben Dich...*" résonna à travers la steppe sauvage et déserte du Kazakhstan».

Les vieillards et les enfants ne survécurent pas au premier hiver, mais les plus valides avaient construit des abris, en partie souterrains, pour résister au vent glacial, et organisé leur vie sur une terre où seuls des nomades étaient jamais passés. Et puis il y eut les premiers prêtres martyrs et confesseurs de la foi.

Le Père Kels, en 1936, choisit de rester sur place, après avoir subi un long internement, mais il ne put guère procurer ses secours que pendant une année: arrêté avec six chrétiens actifs, il disparut... vers quelle torture? Et puis cet autre prêtre, tombé d'épuisement entre deux villages, dont on m'a raconté qu'il faillit mourir gelé, et ce père ukrainien qu'on tua sous prétexte de l'opérer, à l'hôpital, de l'appendicite, et le Père Zarietskji, encore jeune, torturé à mort par le KGB il y a une vingtaine d'années seulement, et tous ceux dont on ne connaîtra jamais ni le nom, ni l'histoire: ces catéchistes fusillés, ces mères de familles qui disparurent sans laisser de traces et tant d'autres.

L'un d'entre eux, le Père Wladislaw Bukowski, a une place particulière dans le cœur des déportés. Après six condamnations et un long séjour dans un camp, il refusa de rentrer en Pologne. De 1954 à 1971, il se dépensa sans compter,

⁶ Valentina Dötzel est l'une des premières allemandes qui ait pu s'enfuir du Kazakhstan. Aux Audiences Internationales Sakharov à Rome, en novembre 1977, elle a rendu public son témoignage, publié depuis dans *Tribunale Sakharov, atto secondo*, Milan, La Casa di Matriona, 1979.

baptisant et catéchisant des milliers de fidèles, rassemblant les communautés dispersées, aidé par Sœur Gertrude, une femme du pays, énergique et déterminée, qui put réunir autour d'elle un groupe de collaboratrices, fondant ainsi la première communauté des religieuses clandestines de Karaganda. En 1956, Mgr Alexandre Chira, évêque hongrois de rite oriental, ordonné clandestinement dans un camp de concentration, refusa lui aussi de retourner dans sa patrie pour rester serviteur des chrétiens exilés, vicaire du Père Bukowski. Ce n'est que bien plus tard qu'il révéla qu'il était évêque, lorsqu'il fallut consacrer l'église. Ce prélat était alors très âgé et ce fut l'un des derniers actes de son ministère. Ces deux hommes sont considérés comme les «Pères» de la communauté catholique de Karaganda. Leurs tombes sont devenues un lieu de pèlerinage, placées contre l'église de Karaganda, une église que le Père Bukowski ne vit pas: elle fut achevée en 1980, malgré une forte opposition des autorités. Celles-ci n'ont pas pu résister à la détermination de la communauté allemande, qui, grâce à ses protestations et pétitions, a obtenu l'autorisation de construire un sanctuaire, puis a gardé le chantier jour et nuit pour le protéger des milices. Lorsque l'édifice fut achevé, son toit dépassait de quelques centimètres la hauteur autorisée et les autorités obligèrent les travailleurs à démolir ce qu'ils avaient bâti au prix de tant d'efforts. C'étaient souvent des mineurs qui se relayaient à l'ouvrage le soir et pendant les rares journées de repos. Ainsi est née la première paroisse du Kazakhstan.

4. AUJOURD'HUI, VIVRE SA FOI

En 1990, le Pape Jean-Paul II a nommé le Père Ian Pavel Lenga Administrateur apostolique du Kazakhstan et des quatre autres républiques d'Asie Centrale. Peu après, ce prêtre, formé dans la clandestinité, fondateur d'une paroisse à Krasno-Armeisk, village situé au nord du Kazakhstan, fut ordonné évêque. L'ordination eut lieu dans une toute nouvelle église, le sanctuaire de Marie-Reine de la Paix à Aziernoie, construit par les habitants d'un kolkhose polonais dont les trois quarts des huit cents membres participent à la vie paroissiale. C'est là que, le 25 juin 1995, l'évêque a consacré le Kazakhstan à Marie.

Une trentaine de prêtres, religieux polonais ou allemands pour la plupart, travaillent, en 1996, sur le territoire gigantesque confié à l'Administrateur. Ce sont des religieux ou des prêtres «*Fidei Donum*», à l'exception de Iohannès Trei, le jeune curé de Karaganda, seul prêtre diocésain. Une dizaine de communautés religieuses féminines, originaires des lieux et longtemps clandestines, les aident. Ces consacrées vivent souvent isolées de tout, telle cette communauté de quatre religieuses pour laquelle nous avons célébré la messe un mardi de Pentecôte et qui n'avait pu y participer depuis Noël, ou ce jeune prêtre qui rayonnait de joie parce qu'enfin, au bout de quatre mois, il rencontrait un confrère et pouvait se confesser.

Afin de favoriser la communion sacerdotale, l'évêque rassemble son clergé, deux fois par an, pour une retraite d'une semaine. Certains parcourent plus de mille, voire deux mille kilomètres, en train, en voiture ou en avion pour venir à ces rendez-vous vitaux pour la vie de l'administration apostolique.

Pendant plus de cinquante ans, les descendants des déportés, disséminés dans tout le Kazakhstan, se sont réunis clandestinement dans les villages et les villes, pour prier, lire la Bible, catéchiser les enfants. Ils ont risqué leur vie pour transmettre la Foi à leurs enfants et plusieurs d'entre eux sont morts martyrs. Perdus au cœur des steppes, nombre de kolkhozes subsistent, totalement coupés du monde extérieur. Les chrétiens qui y vivent se baptisent entre eux, généralement sous l'autorité d'un chef religieux, un homme ou une femme d'âge mûr qui a pris la direction de la communauté et organise des célébrations. Aujourd'hui encore, les prêtres qui travaillent sur place découvrent parfois des assemblées de fidèles qui, sans avoir jamais vu de prêtre, se rassemblent chaque dimanche pour prier dans leur langue d'origine: dans le Nord-Kazakhstan, sur le territoire qui lui est confié, un prêtre allemand en a repéré seize en trois ans. Pendant l'été 1994, deux communautés ont été rejointes, par hasard, à une centaine de kilomètres de Karaganda: une dizaine de personnes âgées s'y réunissaient encore; les chrétiens de Karaganda firent alors un «pont de solidarité» pour les soutenir. L'année suivante, le jour de Pâques, nous avons célébré vingt baptêmes et plus de cent personnes participèrent à la procession dans chacun de ces villages.

Dans nombre de bourgs du Centre et Nord-Kazakhstan, les habitants ont abattu les cloisons internes d'une maison et l'ont transformée en chapelle, conservant la cuisine et une salle à manger pour servir du thé ou même un repas aux fidèles qui arrivent parfois de très loin. Une «babouchka»⁷ ou une famille se charge de l'entretien de la chapelle et de l'accueil. Quand un prêtre peut desservir ces petits centres, il est sûr de trouver partout nourriture et hébergement, vitaux pendant l'hiver. Jusqu'à ces dernières années, on ne pouvait exhiber aucun signe chrétien; désormais, des objets religieux, venus d'Occident, agrémentent ces «maisons de prière», comme on les appelle là-bas. Dans plusieurs kolkhozes, à majorité polonaise ou allemande, les membres se sont même mis à construire des chapelles, parfois sans avoir même jamais rencontré de prêtre: il bâtissent l'église, priant Dieu de leur envoyer un pasteur. Après des heures de labeur dans les champs, les hommes travaillent à l'édification de «leur» église. Dans la journée, personnes âgées et enfants préparent les pierres, portent les seaux de ciment, cuisent les briques. Quand il fut devenu possible, sans risque, d'afficher ouvertement sa foi, il y a de cela environ cinq ans, les administrateurs de certains kolkhozes ont eux-même pris en charge la construction des lieux de culte dans leur village... et avec quelle fierté!

Une petite vingtaine de centres sont pourvus d'un prêtre rayonnant dans le secteur qui lui a été confié. Certains prêtres se trouvent ainsi à la tête d'une trentaine de

⁷ Les «babouchki» sont les courageuses grand-mères qui ont gardé la Foi.

communautés. Comme les distances entre les villages se comptent en dizaines de kilomètres, avec des moyens de communication aléatoires, cela pose bien des problèmes et exige des sacrifices héroïques: les voitures sont rares et plus rares encore les pièces de rechange; quant à l'essence, sans relations, on s'en procure difficilement. Les ministres du culte ne rencontrent que rarement leurs plus proches confrères, souvent éloignés d'eux par plusieurs centaines de kilomètres de routes ou de pistes impraticables l'hiver.

La célébration de l'Eucharistie dominicale est la fête de la communauté, précédée généralement d'un temps d'adoration, pour permettre au prêtre de confesser les fidèles... Étranges confessions, où il faut jongler avec l'allemand, le polonais ou le russe, selon les cas. Car les personnes de plus de quarante ans ne connaissent leurs prières et ne savent accuser leurs péchés que dans leur langue maternelle. Parfois arrivent des personnes qui trouvent pour la première fois le chemin de l'Église, après des années d'éducation dans les jeunesses communistes et à la suite d'une vie, non seulement sans Dieu, mais où la Foi était même considérée comme un crime et la morale chrétienne, un résidu de la «bourgeoisie», haïssable. Le mariage civil étant devenu, sous le régime communiste, une pure formalité, la fidélité n'existait plus, la notion même de famille tendait à disparaître. Confessions terribles de crimes odieux, fruits d'une éducation monstrueuse, enfin reconnus comme tels et avoués dans les larmes d'un repentir sincère. Il est connu publiquement que les avortements et les meurtres d'enfants, qu'on ne pouvait plus nourrir et qu'on laissait tomber d'un balcon, ont été innombrables, que les accusations mensongères, viols et adultères formèrent la toile de fond de certaines vies. Dans le même temps, à l'opposé de cette civilisation de mort, brille la foi des humbles: ceux qui ont été emprisonnés pour la foi et ces vieillards qui, depuis des années, parcourent jusqu'à cent kilomètres, chaque dimanche, dans des autobus bringuebalants et par tous les temps, pour participer à la messe, à qui il faut quatre heures de trajet pour se rendre à l'église et autant pour en revenir. Les chrétiens fidèles ne travaillent pas le dimanche, malgré une terrible misère; des femmes avouent souvent avoir volé au marché un peu de farine et des pommes pour survivre, car elles n'ont plus rien, mais elles ajoutent: «moi, je n'en ai pas mangé, c'était pour mes enfants, ils avaient trop faim!».

Les conversions sont nombreuses parmi la population qui, progressivement, retrouve ses racines. On pense qu'actuellement, sur l'ensemble du territoire, deux millions d'habitants environ sont «potentiellement» catholiques, c'est à dire issus de familles déportées, catholiques à l'origine. Trois cent à cinq cent mille d'entre eux devraient être baptisés et, dans la seule Karaganda, cinq mille personnes fréquentent régulièrement l'église. Il y aurait aussi une mission à exercer en milieu kazakh, car, bien que se reconnaissant officiellement musulmans, ils sont souvent simplement ignorants de toute religion, trace de cinquante années de régime communiste. Quelques uns ont déjà pris le chemin de l'église.

Malheureusement la propagande de la société de consommation occidentale fait ses ravages dans la jeunesse, par le biais de la télévision et des produits à la mode,

suscitant des désirs inutiles ou néfastes dans une population pauvre et perméable à toute influence. Les sectes, surtout, sont très actives et cherchent à profiter de la disponibilité des cœurs et de l'ignorance des esprits: à Karaganda, plus de quarante d'entre elles sont à l'œuvre, des communautés d'origine américaine, proches du protestantisme, aux sectes sataniques, en passant par Moon et les Témoins de Jéhovah; une centaine dans l'ensemble du Kazakhstan. Elles ont beau jeu de faire des adeptes parmi les chrétiens qui n'ont pas reçu de formation et ne savent plus grand chose de la foi catholique. Souvent les «babouchki» n'ont pu transmettre à leurs petits-enfants qu'une vague dévotion et le sens d'une fidélité à la foi des ancêtres, sans rien connaître de l'ouverture opérée par le Concile Vatican II. Face au raz-de-marée de l'athéisme communiste, ces femmes ont maintenu une présence chrétienne, mais le bouleversement actuel est trop grand pour que ce type de religion suffise: il ne répond pas aux questions que le monde moderne suscite dans le cœur des jeunes. La liberté religieuse, rendue aux habitants des pays de l'Est en général, a immédiatement déclenché un déferlement des sectes et les Églises locales, tant catholique qu'orthodoxe, sont malheureusement trop faibles et peu formées pour répondre au défi qui leur est lancé.

Mais l'Esprit est à l'œuvre. Certes, bien des familles allemandes qui ont fondé la communauté chrétienne de Karaganda sont désormais retournées en Europe, pourtant l'église ne désemplit pas, les conversions se multipliant. En outre, depuis quelques années, un prêtre uniate ukrainien est venu s'installer avec sa famille et prend en charge la paroisse gréco-catholique, célébrant les offices dans la même église que les catholiques de rite romain. Le dimanche, les messes se succèdent dans une église trop petite pour contenir tout le monde: à huit heures, messe en allemand; à onze, en polonais; à treize, en russe, et à quinze en ukrainien, suivant la liturgie orientale. Et puis il y a les messes dans les «maisons de prière» des villes périphériques. Chaque trimestre une trentaine d'adultes se préparent au baptême, d'autres à la première communion. À Pâques et pour la Fête-Dieu, des autels sont dressés dans les rues du quartier. Il n'est pas rare de voir des personnes arriver de très loin, parfois de plusieurs centaines de kilomètres, pour demander le baptême d'un enfant et, par la même occasion, leur propre mariage, leur première communion, leur première confession, et une bible, un petit catéchisme, des images pieuses... Elles savent qu'en repartant au fond des steppes kazaques ou de la taïga sibérienne, elles ne verront plus un prêtre de toute leur vie. Combien de couples avons-nous ainsi baptisés, mariés et admis à la communion, en l'espace d'une messe, parce que nécessité faisait loi: ils étaient venus «à la ville» et n'y retourneraient jamais. Mais ils avaient la foi: les centaines de kilomètres accomplis, leur vie de prière, un amour de l'Église rayonnant et les larmes de reconnaissance en rendaient témoignage plus que des heures d'entretien.

• Pendant trois ans, de 1991 à 1994, unique prêtre diocésain, le Père Iohannès, curé de la paroisse catholique romaine de Karaganda, assumait seul la charge d'une paroisse vaste et peuplée comme une région française. Il s'est battu de toutes ses forces pour répondre aux demandes et aux urgences de sa mission. Ancien enfant de chœur de l'évêque, il n'avait alors pas trente ans et bien du travail à faire, l'agglomération de

Karaganda comptant huit cent mille habitants. Trois fois l'an, il a préparé au baptême des groupes de vingt à quarante adultes; à Noël 1994, puis à Pâques 1995, il a même pu baptiser, à deux reprises, une vingtaine de détenues dans une prison féminine; à cette occasion, d'autres ont fait leur première communion.

Heureusement, depuis fin 1994, l'évêque a pu ériger d'autres paroisses dans la périphérie de la ville, quelques zones de la banlieue étant confiées à de nouveaux prêtres à peine arrivés au Kazakhstan: ce sont le Père Sbignev Grigortsevitch — un jeune polonais qui assume aussi la fonction de Chancelier de l'administration apostolique —, Don Edoardo, Don Massimo et Don Eugenio, trois prêtres italiens de Lombardie, membres du mouvement «Comunione e Liberazione». Professeur, Don Edoardo s'est lancé dans la rude tâche de créer un centre chrétien à l'Université de Karaganda, où il enseigne l'italien et l'histoire des religions; en un an, il a déjà rassemblé une bonne équipe de jeunes. En janvier 1995, il a accepté la charge de Vicaire général de l'administration apostolique⁸. Un groupe de sœurs allemandes, d'origine locale, soutiennent la paroisse principale, aidées, jusqu'en juillet 95, par deux laïques de la communauté de l'Emmanuel, qui ont fait merveille auprès des enfants, mais ont dû repartir sans être remplacées. Une équipe néocatécuménale a aussi été formée et on espère prochainement la venue de petites Sœurs de Mère Teresa.

Dans le reste du territoire aussi, les prêtres et les religieuses sont débordés par la tâche d'évangélisation qui leur est demandée. À Alma-Ata, les Franciscains construisent leur église et ont créé un journal diocésain dont la distribution, sur un territoire aussi vaste, pose d'épineux problèmes. À Kokchetav, Pavlodar et Akmola, d'autres églises sont en chantier. Pendant ce temps, deux frères prêtres, les Messmer, ont chacun la charge d'une paroisse aux dimensions d'un pays: l'un rayonne depuis Douchanbé sur tout le Tadjikistan en guerre, tandis que l'autre est seul à Bishkek pour le Kirghizistan. Combien de temps tiendront-ils⁹? Deux Franciscains conventuels s'occupent de l'Ouzbékistan, à Tashkent et Samarkand, et il n'y a personne au Turkmenistan. Combien de catholiques, exilés dans ces territoires oubliés, n'ont jamais vu de prêtres? Combien de communautés se rassemblent-elles encore, attendant dans le silence leur réunion à l'Église visible? Cependant, partout, les portes s'ouvrent: depuis la chute de l'idéologie communiste, les écoles, les universités, les hôpitaux, les journaux, la radio, la télévision réclament des personnes compétentes pour parler de religion. Tout cela dépasse les capacités de la trentaine de prêtres en place, dont certains sont âgés, dont d'autres parlent mal le russe, dont d'autres encore se découragent ou s'épuisent.

⁸ Voir A. SAVORANA, «Il sogno della giovinezza», dans *Tracce* 22/1 (janvier 1995), 17-20.

⁹ Depuis 1995, Jérôme Messmer a dû quitter Bishkek en raison de la guerre civile.

6. L'AVENIR

En 1994, un Nonce Apostolique a été nommé, après bien des tractations avec le gouvernement kazakh: Mgr Marian Olech. Cette nomination constitue un prélude indispensable à la reconnaissance officielle de l'Église catholique au Kazakhstan: seules certaines paroisses jouissaient, jusque là, d'un «enregistrement» local avant l'arrivée du Nonce, alors que plusieurs sectes avaient reçu une reconnaissance nationale. Cette discrimination s'explique par le fait que la loi sur la liberté religieuse interdit l'«enregistrement officiel» d'un organisme religieux dont le centre est fixé à l'étranger, tant que ne sont pas établies des relations diplomatiques avec le pays d'origine. Le Saint-Siège a dû s'aligner sur cette pratique légale. Un concordat est en cours d'élaboration.

Outre les problèmes d'ordre diplomatique et législatif, l'une des premières tâches auxquelles s'attelle le Nonce est de repérer le terrain. Le représentant du Saint-Siège dans les cinq républiques, découvre sans cesse des communautés catholiques perdues dans les steppes d'Ouzbékistan, du Kirghizistan ou des autres républiques, comme dans celles du Kazakhstan. Il a aussi pour tâche de promouvoir la catholicité de l'Église: la multiplicité des origines devrait la manifester, pourtant, dans les faits et en bien des lieux, elle l'obscurcit: les différentes communautés ethniques ont conservé leur identité en se repliant sur elles-mêmes. On ne parle pas d'Église catholique au Kazakhstan, mais, selon les endroits, d'Église polonaise ou d'Église allemande, voire ukrainienne. Dans un village à majorité polonaise, j'ai demandé, un jour, naïvement: «Y a-t-il des russes ou des allemands qui viennent à la messe?». On m'a répondu: «Oh, mon Père, nous sommes tous catholiques!» — ce qui voulait dire «Polonais». Pour sortir de cette situation, l'administration apostolique d'Asie Centrale a besoin de forces neuves, venues d'horizons différents, ouvertes aux idées du Concile Vatican II et préparées à l'évangélisation.

L'Administrateur apostolique n'a pas à sa disposition les prêtres dont son immense territoire a besoin. Dans cette conjoncture, les aides financières, indispensables pour la construction de nouveaux édifices, s'avèrent insuffisantes.

Pour répondre à de tels besoins, l'Administrateur apostolique, Mgr Lenga a décidé de fonder une institution préparant des jeunes à entrer au séminaire. C'était au départ un véritable pari: y aurait-il des vocations? Douter, c'était compter sans l'Esprit-Saint. En mars 1994, alors qu'on attendait quatre jeunes dans ce «pré-séminaire», il y en eut onze. Au mois de septembre de la même année, huit étudiants venus du Kazakhstan se sont ajoutés aux deux «pionniers» inscrits au Séminaire de Moscou en 1993¹⁰, deux autres jeunes entrant dans un séminaire slovaque. En 1995, quatorze candidats se sont présentés au Pré-séminaire de Karaganda et huit d'entre eux ont été admis au séminaire.

¹⁰ Voir C. BONETTO, «Un seme nella steppa», dans *Mondo e Missione* 124/4 (avril 1995), 61-63; P. DUMOULIN, «In una piccola casa nella neve si prepara l'avvenire della comunità cristiana», dans *l'Osservatore Romano*, éd. it., 15 juin 1994, 4.

Si l'on ajoute quatre jeunes polonais étudiant dans leur pays d'origine, et un étudiant en France, on arrive, en trois ans, au chiffre de vingt-six séminaristes. Citoyens du Kazakhstan, ces jeunes appartiennent à une dizaine de nationalités différentes et, pour la première fois dans l'histoire, l'un d'entre eux est kazakh. L'année 1997 s'annonce fructueuse. On ne peut envoyer, longtemps encore, un nombre croissant de séminaristes au Séminaire de Russie, transféré en octobre 1995 à Saint-Petersbourg, c'est-à-dire à près de cinq mille kilomètres de Karaganda. Les frais de transport sont considérables et le désir d'entretenir de bonnes relations avec les frères orthodoxes impose d'éviter une trop grande concentration de séminaristes catholiques en Russie.

Après une première année héroïque, la structure du pré-séminaire s'est étoffée en bâtiments et meubles, des collaborateurs s'occupent de l'administration ordinaire des locaux. Les résultats encourageants permettent d'envisager la fondation d'un Séminaire d'Asie Centrale dans les années à venir, mais son ouverture demeurera impossible tant que le concordat ne sera pas signé, les lois concernant le service militaire et le droit associatif étant très strictes. Il importe aussi de constituer un corps professoral et de proposer un cycle d'études adapté, capable de former des jeunes issus d'un régime marxiste et sans autres références sacerdotales qu'un curé souvent éloigné. Or l'éducation aux valeurs du célibat, de l'obéissance et de la pauvreté est révolutionnaire dans le contexte postsoviétique. Le sens de la communion fraternelle, de la mission universelle et de la fidélité à l'enseignement du magistère sont à développer. En outre, il est nécessaire de donner des armes solides à de futurs pasteurs confrontés à une multitude de sectes bien organisées. Dans tous les domaines des sciences théologiques, on ne peut compter que sur une bibliographie, en langue russe, très réduite; le niveau d'instruction des étudiants est relativement bas, presque sans références spirituelles, sociales, culturelles et artistiques: le Kazakhstan ne dispose pas d'une tradition semblable à celle de la Russie.

Mais l'enjeu est à la mesure de l'investissement à fournir: ces jeunes portent l'espérance des survivants du génocide stalinien, l'espérance de tout un peuple de «Pauvres du Seigneur». Dans les villages du diocèse où les jeunes se rendent avant d'entrer au séminaire, les gens leur font fête, incrédules. Un jour une vieille femme dirigeant une communauté, qui n'avait sans doute jamais rencontré de prêtre, a demandé à l'un d'entre eux: «Quand viendras-tu célébrer la messe chez nous?». – «Dans six ans, si Dieu m'aide», a répondu le séminariste; elle l'a regardé droit dans les yeux et, bouleversée, lui a alors dit: «Je serai morte quand tu reviendras, mais cela n'a aucune importance: je t'ai vu». Ainsi parlait le vieillard Siméon lorsque l'enfant Jésus fut présenté au temple.

La bonne volonté des laïcs ne suffit pas, il est nécessaire de former des formateurs de formateurs. Des jeunes du Kazakhstan, bénéficiant de bourses d'études offertes par des institutions occidentales, se préparent, en Pologne, en Allemagne ou en Autriche, pour assurer prochainement des fonctions de catéchistes à temps plein. En Suisse, grâce à l'effort conjugué de l'Association «Renovabis» et de la Faculté de Théologie de Lugano, une, puis quatre autres jeunes filles ont entamé un cycle d'études

théologiques; d'ici quelques années, ceci pourrait permettre la fondation, à Karaganda, d'un centre de formation pour catéchistes, jumelé au futur séminaire.

Le véritable besoin de l'Église d'Asie Centrale n'est pas d'ordre matériel, mais *humain*. Qui sera prêt à envoyer des prêtres, des religieux et des laïcs bien préparés dans ces pays où l'insécurité et l'inconfort se conjuguent pour repousser les meilleures volontés? Il faut pourtant que l'Église réponde au défi d'évangélisation de l'Asie.

Il y a urgence: pendant que l'Église hésite, les sectes occupent déjà le terrain. Leur développement hallucinant devrait constituer un stimulant puissant en vue d'un engagement plus grand des catholiques occidentaux.

Dans le cadre d'une nouvelle évangélisation de notre planète, pour entrer avec fougue dans le troisième millénaire, il convient de viser juste et loin. Le repli frileux de l'Occident serait un signe de mort. L'avenir du christianisme passe par l'Asie. Le Christ a confié à chaque apôtre une mission universelle: avec la force invincible de la foi, l'Église *peut et doit* oser voir grand pour être vraiment catholique et apostolique.

Riassunto. La comunità cattolica del Kazakhstan, situato alle porte della Cina e dell'Iran, è sopravvissuta alle persecuzioni staliniste ed ha una storia intrisa di sangue. Discendenti dei deportati, i suoi membri — e si tratta di centinaia di migliaia di fedeli — riscoprono oggi, dopo la *perestroika*, la loro identità. Una quarantina di missionari operano nel territorio dell'Asia Centrale dove, da tre anni, anche una ventina di seminaristi diocesani hanno iniziato il periodo di formazione. Finalmente libera — ma per quanto tempo? —, questa Chiesa-martire si trova sul punto di una nuova espansione o nell'imminenza di persecuzioni rinnovate?

Résumé. Au Kazakhstan, aux portes de la Chine et de l'Iran, la communauté catholique a survécu aux persécutions staliniennes. Son histoire s'est écrite en lettres de sang. Descendants des déportés, ses membres — des centaines de milliers de fidèles — redécouvrent, depuis la *perestroika*, leur identité. Près de quarante missionnaires œuvrent en Asie centrale. Depuis trois ans, une vingtaine de séminaristes diocésains sont entrés en formation. Enfin libre — mais pour combien de temps? —, cette Église martyre est-elle à l'aube d'une nouvelle expansion ou de nouvelles persécutions?

Summary. In Kazakhstan, near China and Iran, the Catholic community survived the persecutions of Stalin; this period of history is written in blood. As the descendants of the deported, hundreds of thousands of people have discovered their own identity since *perestroika*. Almost forty missionaries are now working in Central Asia. In the last three years, about twenty seminarians have begun training. Finally free — but for how long? —, is this martyr Church at the dawn of a new expansion or a new persecution?

Inhaltsangabe. In Kasachstan, an der Grenze zu China und zum Iran, hat die katholische Gemeinschaft die Verfolgungen Stalins überlebt. Ihre Geschichte ist mit Blut geschrieben. Ihre Mitglieder, Abkömmlinge von Deportierten — einige hunderttausend Gläubige —, entdecken nach der Perestroika aufs neue ihre Identität. Nahezu vierzig Missionare arbeiten in Zentralasien. Nach drei Jahren haben etwa zwanzig Diözesanseminaristen ihre Ausbildung begonnen. Diese Märtyrerkirche — befindet sie sich nach Erlangung der Freiheit (aber nach wieviel Zeit?) am Vorabend eines neuen Wachstums oder neuer Verfolgungen?